VOYAGE

VERS

ESCHATROME

Laurent Paul SUEUR.

Voyage Vers Eschatrome
by Laurent Sueur

Copyright © 2024 Laurent Sueur.
All rights reserved.

No part of this book may be reproduced
or used in any manner without the prior written permission
of the copyright owner, except for the use
of brief quotations in a book review.

To request permissions, contact the publisher at
l.sueur@yahoo.com

Ebook: ISBN 978-2-9595414-3-8

First ebook edition: August 2024.

Edited by Laurent Sueur.

Laurent Sueur
1 B rue Alfred Duthil,
76160 Darnétal.
France.

Chapitre I :
L'apocalypse.

Dans l'immensité lumineuse de l'univers, certaines planètes brillent davantage que d'autres. J'ai d'ailleurs toujours admiré le scintillement et l'extrême pureté de Varda. Cependant, le feu des gemmes célestes n'est qu'une partie de la beauté du diadème, car les pierres moins brillantes, mais délicatement colorées, enveloppant la Voie lactée dans un manteau arc-en-ciel, la rendent dangereusement attirante : j'aime le rouge vaporeux d'Aton, j'adore le jaune éclatant d'Ascladiom et mon âme s'élève vers des hauteurs enflammées à chaque fois que mon regard s'attarde sur la planète Terre. Le Créateur ne fut ni le plus mauvais peintre, ni le plus médiocre des joailliers, lorsqu'il réalisa ce chef-d'œuvre. La Terre est une aigue-marine d'où s'échappent des reflets rouges et verts ; lorsque le Soleil se lève, un halo d'or vient alors couronner son évanescente beauté. Tout au long de ma vie éternelle, dans mon existence vagabonde, j'ai rencontré des astres majestueux mais rien ne peut et ne pourra jamais lui être comparé. Hélas, même les pierres finissent par mourir un jour, et si l'on regarde d'un peu plus près, on constate que les charmes de la Terre sont en train de se faner. On pourrait même la comparer à Eschatrome, la mystérieuse, que nul n'a jamais vu à part moi, le Néant et le Mal qui fut,

suivant les uns, son inspirateur. Eschatrome est une planète qui erre entre l'existence et la mort : aucun soleil n'a jamais réchauffé son atmosphère gelée, aucune lumière n'a jamais coloré son visage argenté. L'aigue-marine est-elle destinée à devenir un cristal fumé ?

La Terre expire et je sais pourquoi. En fait, l'humanité avait atteint un haut degré de développement technique, spécialement dans les régions d'Europe occidentale et aux États-Unis. Malheureusement, la richesse n'était pas équitablement partagée et la majorité des habitants de la planète se trouvait dans un état de désespérante pauvreté. Les pays riches avaient feint d'ignorer cela avant que de s'en accommoder. "Serfs vous êtes, serfs vous resterez" avait dit, un jour, un roi d'Angleterre, et force est de constater que cet axiome selon lequel la pauvre ne peut, et ne doit, pas s'élever au-dessus de sa condition était encore d'actualité. Après tout, les âmes exotiques, d'un point de vue éthique, devaient être éternellement maintenues dans un état d'infériorité, afin que les pays riches puissent continuer à croire aux valeurs fondatrices de leur civilisation : principalement le fait que seuls les blancs peuvent travailler, accroître le niveau de richesse générale et, par conséquent, dominer la planète. La deuxième moitié du fruit, la partie sombre en somme, était bien sûr visitée par l'engeance dorée, plus particulièrement par des couples ayant de jeunes enfants, afin que les adultes puissent montrer à leurs petites créatures comment croire en la supériorité de la race blanche et

comment s'accommoder des "autres". Charmants enfants, donnez-leur un pourboire, achetez leurs tapis mais ne leur montrez jamais, ô grand jamais, comment augmenter leur degré de connaissances : ils ne sont pas faits pour l'étude ; regardez-donc leurs muscles, leurs corps s'accordent avec le travail manuel ; c'est génétique ; et n'essayez-pas de comprendre !

Cependant, la concentration de la richesse entre quelques mains, devint très vite dangereuse pour la bourgeoisie blanche, chrétienne et bien-pensante. Les sociétés électroniques s'étaient, en effet, considérablement développées. Se regroupant sans cesse, on était arrivé à une situation monopolistique quant à la diffusion du savoir vivant continuellement actualisé, pas le fond commun de la sagesse universelle tombé depuis longtemps dans ce domaine public inaliénable, non négociable, offert à tous. Quelques-uns contrôlaient la diffusion du savoir et ils vendaient leurs services très cher, excluant de fait les moins nantis, c'est-à-dire ceux qui en avaient le plus besoin pour s'intégrer dans une économie compliquée nécessitant une main d'œuvre savante, extraordinairement intelligente et cultivée. La pauvreté ne cessa alors de croître dans les pays tertiarisés, obligeant les États à développer les systèmes d'assistance, dans un premier temps, avant que de les supprimer : après tout, les pauvres n'étaient-ils pas des fainéants qui refusaient de s'instruire ? Les États : monstruosités de négligence, coupables de s’être alliés à la richesse cybernétique ! Leur manque de clairvoyance les conduisit,

effectivement, à laisser se privatiser la recherche et donc de la faire tomber dans l'escarcelle des possesseurs de gros capitaux : les banquiers et les assureurs ? Non, les mêmes cyberdictateurs !

John Open était un de ceux-là. Son histoire était l'histoire commune des pionniers de l'informatique qui, dans les années soixante, leur diplôme du M.I.T. en poche, s'étaient lancés dans la miniaturisation de l'ordinateur industriel pour créer la micro-informatique destinée, bien sûr, à conquérir tous les foyers. Ils avaient tous commencé leur aventure dans leur garage avec quelques copains encore boutonneux et tous, quelques années après, leur entreprise cotée au premier marché, étaient devenus célèbres, puissants, riches. John Open était le plus puissant d'entre eux : il avait construit son empire sur la vente de logiciels de bureautique d'une extrême efficacité et d'une grande simplicité d'utilisation. Longtemps, il avait été la cible des ligues anti trusts mais avec la croissante invisibilité des capitaux et des sociétés, il était devenu une hydre aux multiples membres, et personne ne pouvait plus dire si telle ou telle entreprise lui appartenait ou non ! John Open n'était pas un être désagréable par nature: il l'était devenu. Victime de la toute-puissance de ses entreprises, isolé de la vraie vie par une cour de cadres flatteurs, il avait fini par croire en son rôle messianique. Son regard bleu-vert s'était alors mis à briller d'une manière diabolique. Des éclairs d'acier dardaient de ses pupilles dilatées. Son souffle exalté, son malaise exprimé par le simple hoquet extatique de ses membres raidis en avaient fait le mal incarné

pour la bourgeoisie instruite qui essayaient, stoïquement, de combattre son monopole du savoir par des contre-pouvoirs de plus en plus évanescents. En effet, même les professeurs chargés d'éduquer ses enfants, dans le but de les intégrer économiquement, avaient de plus en plus de mal à accéder à la connaissance. Aussi, l'ignorance progressait à nouveau, la bourgeoisie se paupérisait : les appartements luxueux, les meubles de style, les bijoux précieux étaient revendus pour payer les services d'un précepteur qui n'arrivait plus à amener les esprits vers la compréhension et la culture faute de carburant ! Les rancœurs s'exprimaient alors sur le web par l'intermédiaire de sites d'agitation politique, mais contrairement à la geste révolutionnaire classique, cette fois-ci la haine du riche venait des anciens riches et non pas du prolétariat réduit à un état d'extrême indigence intellectuelle, morale et matérielle. Mais l'agitation était contenue, elle prenait uniquement la forme de pamphlets électroniques : les véritables fautifs étaient introuvables, même leur image électronique était sujette à caution. Ce monde de mirages, ces photos virtuelles élaborées à partir d'originaux introuvables n'étaient que le support d'une haine inextinguible. Aussi, on n'avait pas assisté à de luttes de classes. Il n'y avait pas eu d'émeutes, seulement les désordres habituels des sociétés appauvries : vols entre pauvres, renaissance des bandes de mendiants, alcoolisation des masses, impuissance des services publics paupérisés, saleté et puanteur à la Dickens ! Où étaient donc les riches, que faisaient-ils ?

Contrairement à ce que disaient les économistes, l'avarice est une composante, certes absurde, de la lutte du capital contre le travail. Les riches étaient devenus des avaricieux suicidaires exultant sur leurs montagnes de cédéroms argentés, plongeant dans l'onde vert doré de leur aisance monétarisée. Enfermés dans leurs villas californiennes, ils contemplaient l'étendue de leur royaume alors que derrière les grilles du portail de l'entrée des mains avides quémandaient les reliefs de cette aisance. Qui était donc le prisonnier de qui ? Les uns appauvrissaient les autres, les autres assiégeaient les uns et, d'une certaine mesure, contribuaient à l'anéantissement de tous. En effet, à la fin du processus de paupérisation, plus personne n'avait les moyens d'acheter les produits "high-tech" des sociétés de l'informatique. Par conséquent, les cybers dictateurs eux-mêmes s'appauvrissaient : c'était absurde !

Mais la Terre, même couverte de vermine humaine, n'aurait pas choisi le suicide sans un facteur aggravant autrement plus sérieux, c'est-à-dire cette situation de pollution endémique et empirant sans cesse. L'aigue-marine suffoquait : les excréments atmosphériques de deux siècles d'évolution industrielle et économique avaient instillé un poison fossile dans l'air, ce qui avait d'ailleurs entraîné d'autres catastrophes naturelles. Ainsi, la Terre s'était un temps réchauffée, mais réchauffée d'une manière considérable : ce n'était pas un ou deux degrés, mais une moyenne de six degrés ! Les glaciers des plus hautes montagnes

avaient presque totalement fondu : quelques sommets himalayens et andins conservaient, au-dessus des nuages, de rares diamants gelés ! Même l'Arctique et l'Antarctique commençaient à voir leur manteau de froid perdre de son épaisseur du fait d'un été polaire s'allongeant de plus en plus : les cinq semaines étaient devenues six, sept, huit, neuf maintenant, et la chaleur de cet été avait permis à des espèces plus méridionales de s'installer au Septentrion. N'avait-on jamais vu des colchiques et des ancolies s'épanouir sous ces latitudes ? L'annonce de la fin est parfois poétique et singulièrement colorée !

Les eaux étaient montées à tel point que certaines îles avaient déjà disparu. Quant aux cotes, elles étaient comme rongées par les assauts assassins de la mer déchaînée. Les villes côtières, tels des navires en perdition, sombraient ; les digues craquaient, l'eau envahissait les terres les plus basses. Venise, longtemps protégée des invasions par la mer, avait rejoint la mythique Atlantide mais, si les tétrarques de porphyre suffoquaient dans l'eau salée, la charpente osseuse de la basilique Saint Marc continuait à abriter des pigeons stupéfaits. Manhattan offrait un singulier paysage de tours désertées trempant leurs pieds dans une cuvette surdimensionnée. Les marbres ridés du Panthéon regardaient d'un regard sombre la Méditerranée, au loin, s'avancer. C'est l'agonie des îles grecques qui m'attrista le plus : le Créateur avait mis tant d'espoir, depuis tant de siècles, dans ces nations de pêcheurs que nous avions tous fini par partager son

enthousiasme et, avec lui, son extrême désespoir. Son rêve, le mien, s'était transformé en gerbes de douleur lorsque la première lame saline avait englouti les quais du petit port de Naxos, la perle de l'Egée. La Grèce ne peut pas disparaître : elle possède la géographie la plus merveilleuse. Zeus lui-même, un jour bien inspiré, avait demandé à deux aigles de lui trouver le centre du monde : ils s'étaient rejoints au-dessus de la Grèce, et plus exactement de Delphes. Oui, Delphes était l'expression même de la beauté, et la beauté ne pouvait être autre chose que la borne à partir de laquelle tout devait être rapporté et mesuré. Delphes était le port de la Grèce, de l'Europe, du monde, de l'univers infini. Le Créateur a fait preuve de génie, et d'un goût tout à fait exquis lorsqu'il modela de ses mains titanesques les ondulations nerveuses du site. Que dire du flamboiement du Soleil, du frissonnement des cieux et de cette mer d'oliviers qui courent jusqu'à la Méditerranée ? Rien ! Il suffit d'admirer et de se taire. ... Cela n'existera plus jamais car Il n'aura plus jamais cette étincelle de génie ; le hasard ne sera plus jamais là pour le guider, voire l'inspirer. Il est écœuré, il est désespéré. Moi, je me contenterai de fermer les yeux et me souvenir éternellement, de rêver éternellement, de regretter éternellement. La Terre se meurt ; je me meurs ! Je ne le peux pas ! Je souffrirai à jamais.

*

* *

*

La Terre tremble ; elle suffoque : n'y-a-t-il personne pour la faire respirer ? Mon aigue-marine rougit : sa colère contenue se déverse sur sa surface. Sa fin ressemble à son début : elle a décidé de regarder derrière elle. Vieille nostalgique, crois-tu que le passé soit un âge d'or vers lequel on doive se retourner pour savourer encore une fois les rêves et les plaisirs de ces temps de toutes les possibilités ? Le passé n'est jamais que la racine du présent, le présent, l'ébauche du futur ; le temps n'efface pas la permanence de ce qui est, a été, sera. Tout est toujours pareil. Elle a souffert en naissant, elle a vécu dans la souffrance, elle meurt dans des abîmes de souffrance : cette sensation est aussi éternelle que moi.

Des volcans se sont réveillés : Pompéi disparaîtra à jamais. La Terre frisonne. Le vent du sud n'arrive pas à la réchauffer. Le Soleil fuit, la lumière s'affaiblit. Le silence s'impose. Les animaux attendent ; ils sont comme résignés car le sol qui les a toujours portés s'est décidé à fuir vers l'oubli De l'intérieur d'elle-même la chaleur remonte. Les océans et les cours d'eau s'assèchent. L'eau s'agite : elle s'émeut. La vapeur blanchit l'atmosphère ; elle s'enfuit vers l'infini. La planète refuse de continuer à tourner sur elle-même, elle se fige, elle s'arrête et sa surface continuellement éclairée par le Soleil regarde instamment l'astre qui est toujours au centre de l'ellipse qu'elle décrit. L'humanité apeurée régresse. Des hommes immolent pour apaiser la nature. Les couteaux sacrificiels tranchent les chairs asséchées ;

l'animalité consternée meurt de soif ; l'humanité exaltée boit le sang qui s'échappe de ses veines. Vivre, il faut vivre encore un peu et trouver quelque chose pour se réconcilier avec Elle. Le sang des hommes coule, l'écorce assoiffée se ride, des fleuves de lave baignent désormais des myriades de terres noirâtres qui s'effritent, finissent par rougir, fondre, couler, dégouliner. Le silence s'impose. Quelques oiseaux rapaces se posent sur un arbre anthracite ; il est instable ; ils s'envolent à nouveau vers leur mort. Un aigle aux ailes de plomb refuse de bouger. Il ouvre le bec, aucun son ne sort : il essaie de respirer. Ses serres plongent dans la substance friable de l'arbre mort. Le liquide rouge lèche son navire qui sombre. Ses ailes battent l'air infernal et son regard abyssal se perd dans le néant. Son corps s'embrase. Il bat des ailes en plongeant dans l'onde assassine. Aucun son ne s'exprime : mes sens se déchirent.

Un vaisseau spatial s'échappe du brasier. La Terre est rouge rubis. Le Créateur pleure : sa rose saigne ; elle s'étiole. Je la regarde se faner. Je ne l'oublierai pas. Je me souviendrai toujours du meconopsis vaporeux devenu coquelicot.

La Terre refroidit, le rubis devient topaze. La lave s'épaissit, elle se ride et s'irise. La planète à la course ralentie décrit des cercles de plus en plus larges. La lune s'est déjà échappée. La topaze devient émeraude, puis aussi noire qu'un cristal fumé. Elle choisit cet instant pour quitter l'attraction du Soleil. Où va-t-elle ? Y-a-t-il un endroit où les planètes vont pour mourir en cachette ? Le Néant les attire-t-elle ? Elle est une errante qui à chaque instant prend de la

vitesse. Rien ne peut l'arrêter, si ce n'est une autre planète ou un soleil, mais dans les régions vers lesquelles elle se dirige elle ne rencontrera que le vide, les ténèbres, la solitude, le froid des endroits les plus délaissés par la lumière, la couleur, la vie. A la fin de son voyage, elle s'arrêtera et attendra, pendant des siècles, des millénaires, jusqu'à la fin ou au début des temps. Figée dans sa mort, elle deviendra son propre cimetière ; elle sera le néant. Tu lui ressembles déjà tellement !

Chapitre II :
Une société dans une boîte de conserve.

Alexandre L - Bleu ! Je me souviens, Ludwig, de ses yeux bleus, de cette couleur qu'avait le ciel lorsqu'on se rapprochait du soleil d'hiver de la Méditerranée. Te souviens-tu de cette nuance de bleu que l'on trouvait alors ? Il n'avait pas cette teinte laiteuse de l'azur estival mais bien la densité, l'intensité de l'émail absolument bleu de certaines porcelaines. Ma grand-mère avait les yeux bleus dans mon souvenir, mais aucun soleil n'a jamais dû égayer ce regard de glace. Sa chevelure brune, en cascade, tombait parfois sur ses épaules. Sa peau d'un blanc marmoréen la faisait ressembler, malgré son âge, à une déesse antique née de la rencontre de la terre, de la mer et d'un Scopas aux ciseaux d'or. ... Elle n'est plus !
Ludwig - Bleu ! Je me souviens Alexandre de la couleur du firmament refroidi au-dessus du lac romain, et surtout...
Barbara - ... De l'onde frémissante et limpide, de ces embruns vert jade devenant bleu cyan en retombant. Et dire que tout est fini : nous ne reverrons plus jamais l'exquise beauté de la nature terrestre.
A. - Sommes-nous condamnés à errer dans l'univers sans plus jamais retrouver la couleur de la vie ?
L. - D'autres planètes doivent posséder de l'eau, par conséquent ne nous désespérons pas, nous finirons

bien par retrouver les couleurs de notre enfance et, d'une certaine manière, une copie plus ou moins parfaite de la Terre. Les probabilités prouvent que nous avons de grandes chances, compte tenu également de l'exceptionnelle qualité de notre vaisseau spatial, de trouver d'ici quelques années un abri plus que décent, si j'ose m'exprimer ainsi.
B. - Peut-être, mais nous ne retrouverons jamais notre Terre qui est morte, désespérément morte? Et nous, nous sommes là à errer dans la noirceur de l'immensité, sans aucune lumière pour nous guider. Notre errance s'annonce éternelle. Croyez-vous que nos souvenirs réchaufferont nos âmes damnées. Le souvenir de la douceur et de la beauté sont des armes tranchantes qui, lorsque l'esprit se trouve inoccupé, tailladent les chairs qui n'arrivent pas à expirer.
A. - Tu as raison Barbara, Chaque fois que je me souviendrai d'elle, je retournerai vers le hublot, je la chercherai du regard, je ne la trouverai pas. Je pleurerai des larmes sèches, mon mouchoir essuiera un rêve avec acharnement : mon incarnat brûlant se collera contre le verre pour se soulager et je frapperai du poing la paroi d'acier de ce navire honni. J'ai envie de hurler, de simplement demander pourquoi, de retourner en arrière et puis de tout oublier.
L. - Moi, je me consolerai en regardant, dans mon télescope, la lumière laissée par ses derniers instants. Pendant des dizaines d'années-lumière, jusqu'au tréfonds de l'espace, l'humanité pourra toujours contempler son pâle reflet.
A. - Son œuvre !

B. - Le désastre qu'elle a causé !
L. - Je serai peut-être tenté de rechercher sans cesse cet échos lumineux devenu mirage. Ce mirage sera l'étoile polaire de mes espérances.

Ludwig, Alexandre L et Barbara sont trois des rescapés qui ont, par je ne sais quel miracle, échappé au désastre. Il faut ajouter à cette petite société confinée dans une gigantesque boîte de conserve le capitaine du navire, Jonathan Symmetry, et Benjamin Redfurn, un original ! Un fou furieux en fait. Les quatre autres membres de l'équipage le soupçonnent même d'être à l'origine de certains désordres commis, à son instigation, lors de la grandeur des cyberdictateurs. Il faut dire, pour mieux comprendre, que Redfurn est un scientifique de renom, à la fois biologiste, chimiste et physicien, ancien professeur à l'université Xephygist. On lui prête certaines inventions sur le clonage des êtres humains. Bien sûr, la morale des membres du directoire scientifique condamnait toute tentation eugénique mais qui peut dire ce qui se passait dans les laboratoires de recherche ? Les chercheurs sont poussés par l'attrait de l'inconnu, pas par la morale. Je dirais même que la science est immorale et cruelle par nature. Cependant, elle est nécessaire car n'est-elle pas la condition *sine qua non* de la découverte de la vérité? C'est grâce à elle que l'inconnu devient visible, enfin, une partie de l'inconnu car l'insecte qui se croit dieu ne connaîtra jamais les principes fondamentaux qui sont à son origine. Est-il d'ailleurs souhaitable qu'il les connaissent ? Non, son ignorance l'empêche d'atteindre des sommets d'orgueil, et puis la vérité

pourrait le conduire à un désespoir tout à fait mortifère. Le mystère est le moteur de la vie, la connaissance absolue, la porte de la mort.

Redfurn est dangereux, c'est un fait. Alexandre le compare à un savant fou qui voudrait construire un monde maléfique composés de surhommes. Il n'y aurait pas de femmes : à quoi bon ? La reproduction sexuée étant abolie, elles deviendront dès lors superflues. Il est entendu qu'il se clonera lui-même. Il est d'ailleurs prévu, afin de suivre sa quête du surhomme, d'utiliser des procédés visant à améliorer la technique qu'il a mise au point à Xephygist. Je suis certaine qu'il a accepté d'embarquer sur l'Alphao afin de trouver ce Graal et de bientôt vider la coupe.

Le capitaine Symmetry n'est guère plus équilibré que Redfurn. Il est simplement moins pénible, enfin plus présentable dans une société policée. Il n'a ni les colères enfantines, ni la mimique guerrière de l'autre. Barbara, la brave fille, la caricature de la femme patiente et aimante, vous dirait qu'il a de grandes qualités d'ordre. C'est un euphémisme pour affirmer que c'est un maniaque sans nom qui est tellement occupé par la ritualisation de son quotidien qu'il en oublie de sourire, de vivre, de communiquer avec le dehors de lui-même. Il est indispensable à leur petite société car il est le seul à savoir faire fonctionner le vaisseau spatial.

Ludwig est, quant à lui, un vieux cyberbliothécaire qui se trouvait près du vaisseau : il a embarqué afin de sauver sa peau mais surtout ses données. Si les autres ont apporté avec eux des souvenirs personnels, lui, il est venu avec un

ordinateur et une valise remplie de micromems : une partie des connaissances humaines. Il est vrai qu'il est tellement vieux qu'il aurait pu se laisser aller dans le vide. A l'extrême fin de sa vie, une volonté d'airain, d'autant plus perceptible qu'elle surgit, intacte, d'un corps qui tremble, s'est exprimée dans d'ultimes sanglots. Le vieux gémit auprès des micromems qu'il regarde avec un amour mêlé de regrets. Alexandre L l'aide mais ne le console pas. Il souffre trop pour le faire. Alexandre, c'est ce qu'il y a de mieux et de plus austère dans l'humanité. Il était professeur de philosophie avant. Il a participé aux guerres scolaires ; il a perdu, bien sûr. Son amertume l'a muré dans une solitude pesante mais je ne sais trop quelle énergie vitale, quel espoir irraisonné l'ont conduit ici. Les autres le savent peut-être...

Quant au vaisseau, il est totalement démesuré. Il y a des centaines de cellules, 47 salles de conférences, 15 serres, des milliers de mètres carrés de panneaux solaires, et des millions de kilomètres de câbles reliés à des terminaux d'ordinateurs qui sont comme la moelle épinière du navire. Et la tête ? Il y en a plusieurs : quatre, oui, quatre ordinateurs centraux dirigent le vaisseau, vers le vide en ce moment. Mais demain il y aura un "conseil de guerre" afin de choisir une route. A moins qu'ils ne s'entre-tuent avant car, la perspective de vivre pendant des dizaines d'années dans ce bocal, dans cette cathédrale de verre et de fer qui renvoie chaque son comme un aveu de solitude et d'impuissance, est une sensation infernale. Et puis, ce sont des êtres tellement mal assortis, humainement vicieux, tous

dans l'attente du mieux mais qui découvriront bientôt le désespoir...

*

* *

*

Un message électronique est arrivé sur le moniteur de Ludwig, Alexandre, Barbara et Redfurn. Il est laconique : "conseil de guerre à 10H00 a. m. pour décider de la direction à suivre. Vote à la majorité relative". Symmetry, malgré tout ce que l'on peut lui reprocher, est respectueux des règles de droit. Il a toujours cultivé un formalisme social qui le ferait passer pour un grand démocrate. C'est bien sûr une illusion car dans les situations difficiles, comme celle-ci, attendre la décision du suffrage est un aveu d'impuissance, l'expression même de son indécision : la voie à choisir ne relève pas de l'opinion, elle devrait être dictée par la science des étoiles qui positionne avec précision les astres et les planètes. Le capitaine pénible aurait-il oublié de regarder ses cartes de géographie ? N'y-a-t-il donc aucune planète viable ? Ce vote pourrait se résumer alors à décider d'écourter leur voyage, de choisir les modalités de leur mort face à l'improbabilité de trouver une planète d'accueil.

Barbara est tendue car elle n'ignore pas cela ; son capitaine morose le lui a bien fait sentir ce matin quand son visage de marbre n'a pas daigné la regarder. L'eau dégouline sur la peau de Vénus. Le savon liquide mousse, la mousse descend d'autant

plus lentement que le gravitateur est déréglé et que, surtout, Barbara a des formes accusées. Au niveau des seins et des hanches des nuages de mousse s'attardent. Le regard de jade de la belle se perd dans son effroi. Elle masse machinalement ses chairs échauffées. Sa chevelure de feu s'oublie dans l'humidité. La buée lui fait une auréole. Elle frisonne. L'eau est brûlante. Elle s'appuie sur les parois translucides de la douche et essaie de ne penser à rien. Sortie de l'habitacle, penchée sur ses songes, elle sèche ses cheveux d'or, les tresse et en fait un chignon très sophistiqué. Son uniforme parme, si près du corps, souligne beaucoup trop son écorce charnelle. Elle se regarde dans la glace. Elle ne se maquillera pas ce matin.

Dans la serre d'apparat, éternel jardin d'hiver regorgeant d'espèces végétales colorées, Alexandre et Ludwig prennent leur petit déjeuner en silence. Seul le goutte-à-goutte du bac aux orchidées émet un son, et encore très vague. Des odeurs de terre et de fleurs se mêlent au thé, au chocolat, au café. Les deux hommes ne se regardent pas. Il est neuf heures et soudain des vaporisateurs se mettent en marche, rompant ce silence pesant. Barbara les rejoint. Les vaporisateurs s'arrêtent. Tout le monde regarde sa tasse, touille, tartine, avale, respire, regarde sa tasse... Aucun mot ne sort et ce n'est pas en invoquant leur faim qu'ils pourront expliquer cette situation.

Redfurn est dans son laboratoire depuis déjà deux heures. Les savants, comme les battants, se lèvent toujours de bonne heure. Suivant son habitude, il trafique le noyau d'une cellule humaine

encore vivante. Il fixe l'écran de son microscope électronique et échafaude encore des plans visant à perfectionner ses méthodes. Comment donc faire pour que cette cellule, une des siennes au demeurant, puisse donner un être humain exceptionnel ? Tous les clones humains qu'il a créés étaient viables mais il y avait toujours une couleur, une texture, des courbes à revoir. Le bleu des yeux n'était jamais assez bleu, les cheveux jamais assez raides et soyeux, le nez jamais assez droit, les muscles assez durs, la stature jamais assez solide. Je les trouvais, quant à moi, toujours "assez", pas lui ! Mais le plus important des problèmes restait le développement des œufs, puis des embryons : fallait-il continuer à utiliser une mère porteuse où préférer une matrice artificielle ? Benjamin doute que Barbara veuille et puisse être une sorte de reine des abeilles pondant sa descendance. Et puis, un des buts recherchés est de se passer des femmes, d'abolir toute référence à la reproduction sexuée. C'est l'identique et l'uniformité sublime, absolue, divine, démiurgique que l'on recherche. Benjamin a faim et cette faim le tire de ses rêves pendant un temps. ... Il s'assoit en face de Ludwig

Red. - Le capitaine ne déjeune pas ?

B. - Il s'est levé très tôt ce matin. Il a déjà dû le prendre... Il mange toujours sur le pouce.

L. - Quand nous a-t-il envoyé la convocation ?

B. - Hier soir je suppose.

Alexandre - Croyez-vous que nous allions voter pour savoir dans quelle direction nous sommes décidés à aller ?

Red. - Quelle sottise ! Voter ! C'est la science qui découvre et impose le vrai pas la moyenne des opinions mal éclairées.
L. - Mais la science connaît-elle la solution à notre problème ?
Red. - Presque, les probabilités imposent une direction, alors suivons-la.
Le silence s'impose à nouveau et les visages se ferment? Benjamin Redfurn engloutit des brioches. Il peut se le permettre car même à 40 ans son physique est réellement impressionnant. Il a le corps du Doryphore de Polyclète, et le visage de l'Hermès de Praxitèle. Seuls ses yeux dérogent à la beauté attique : dans ses iris d'acier brille le vice et c'est une croix gammée qui trône au fond de ses pupilles ! Il faudrait les lui crever...

*
* *
*

A dix heures, les cinq coupables, enfin je voulais dire les cinq suspects, prirent place dans la salle de commandement, autour d'une table en plexiglass. Ils écoutèrent avec attention l'exposé de Symmetry, confortablement assis dans leurs fauteuils à ondes lévitationnelles. Barbara écouta moins que les autres. Comment pouvait-elle se concentrer, ni même s'intéresser, à des calculs froids plus improbables que probables. Barbara n'avait plus d'espoir quant à leur survie. Elle s'enfonçait peu à peu dans le domaine des rêves et des désirs de ceux

qui savent qu'ils vont bientôt mourir. Son regard de mourante s'extasiait peut-être pour la dernière fois à la vue de ce capitaine à la beauté ravageuse. Ici, ça n'était pas un Grec, avec ses modèles géométriques, qui avait cherché à hisser l'homme au niveau du divin mais un Romain qui, par l'action du ciseau de cuivre, avait fait surgir de la chair une bête, un latin, Marcellus, le gendre d'Auguste ; non ! Auguste lui-même, celui de la première jeunesse, lorsqu'il portait encore le deuil de Jules. Mon dieu, qu'il est beau ! Et son uniforme qui souligne avec autant d'insolence son corps d'homme. Elle veut faire l'amour avec lui, tout de suite, et plusieurs fois. C'est vraiment pas compliqué une femme, ça se laisse aller à ses instincts, voilà tout ! En revanche, un homme ça se torture et ça torture les autres. Barbara le sait bien parce que si elle se laisse abuser sans cesse, et depuis cinq ans, par l'écorce du mâle, elle sait que la ritualisation de sa vie le fait ressembler à un automate réagissant à des impulsions morbides, à n'en point douter. Sa volonté est faible : c'est un autre type d'instincts qui l'anime. Lequel ? Seul un psychiatre pourrait répondre à cette question. Le pire c'est que ses faiblesses le rendent encore plus beau et sexuellement désirable, car elles en font un être faible que l'on voudrait protéger des autres et de lui-même. Tout danger s'efface devant la faiblesse et elle ferait presque oublier que l'homme est un rapace le plus souvent. Mais Symmetry n'est pas un aigle, même si son corps y ressemble. Son âme est celle d'un étourneau un peu fou, ou totalement égaré.
Symmetry - Qu'en penses-tu Barbara ?

B. - Euh... De quoi ?
S. - Vote-t-on ?
B. - Pourquoi pas.
Red. - C'est absurde ! Autant prendre un revolver et jouer à la roulette russe ! Il est évident, grâce aux calculs des quatre cerveaux électroniques, qui font tous les quatre une analyse semblable, que c'est vers le carré 22/7 que nous devons nous diriger. Pourquoi nier l'évidence ?
L. - Benjamin a raison : on ne peut nier l'évidence du calcul.
A. - La démocratie n'est pas du domaine de la science qui énonce la vérité. Ce qui est du domaine de l'opinion doit être soumis au vote, pour éviter trop de dissensions, mais pas la vérité !
Sym. - Qu'en penses-tu Barbara ?
Elle s'en fout Barbara. Elle pense à faire l'amour avec son beau capitaine... Redfurn est lui aussi terriblement attirant... Oh, lui non-plus il ne refuserait pas une nuit et toute une journée d'amour à une mourante.
B. - On ne pourrait pas parler d'autre chose que ça ? Je ne sais pas : d'amour ! Jonathan, quand va-t-on faire l'amour ensemble ? Ça fait tellement longtemps...
Sym. - Barbara, es-tu folle pour parler hors de propos et déballer notre vie privée ici ?
B. - De toutes manières on va tous crever alors...
L. - Consternant !
Red. - Les femmes !
A. - On aurait dû leur retirer leur droit de vote depuis pas mal d'années !

Sym. - Retire-toi dans tes quartiers, on en discutera plus tard.

Traitée, mais agissant aussi comme une sale gosse, Barbara alla bouder chez elle tandis que les quatre hommes se décidèrent unanimement à diriger le vaisseau vers le carré 22/7. Barbara attendit, en vain, pendant des heures, Symmetry, puis elle finit par s'endormir.

Chapitre III :
L'amour n'existe pas.

Jonathan, fatigué, entre dans la douche de la cabine 27, celle qu'il partage avec Barbara. On se demande d'ailleurs pourquoi ils font cabine commune car les âmes bien attentionnées laissent à entendre que ce couple n'est qu'une façade : depuis très longtemps, plus aucun sentiment, ni même aucune tentative de rapprochement charnel ne vient les réunir. Ils dorment, certes, ensemble, mais c'est dos à dos qu'ils cohabitent. Barbara n'essaie même plus de faire changer le cours de cette absence de relations physiques. Elle songe, elle regrette mais n'envisage plus rien, ne dit plus rien, et même moins encore. Jonathan se savonne. L'eau dégouline sur son corps délicatement musclé ; du savon s'attarde sur ses petites fesses velues. Il commence ses rites obsessionnels de purification. Il se lave, se relave, et se lave encore. Tout est désinfecté : de son corps aux parois de la cabine de couche, rien n'est plus sale. La propreté règne de même qu'un ordre maniaque en ce qui concerne son rasage, ses cheveux, le pli de ses vêtements, l'agencement des meubles et des souvenirs de son existence terrestre. Collectionneur acharné, des dizaines de vitrines abritent des centaines de grenouilles, toutes plus lisses, plus propres les unes que les autres ; et lui, il passe son temps à les caresser, à enlever toute trace de saleté.

Personne n'a le droit d'ouvrir les vitrines à par lui ; même pas Barbara ! De toutes manières, elle les déteste et si d'aventure elle devait les toucher, ce serait pour détruire les objets de cette folie. Symmetry s'allonge sur le lit, à côté de la plantureuse blonde. Il lui tourne le dos, bien sûr. Il est totalement nu. Barbara ouvre un œil ; il se couvre avec le drap de satin ; elle tire le drap vers elle pour mieux admirer sa nudité ; il grogne et cherche un morceau de cette étoffe glissante ; elle pose la main sur ses petites fesses velues et tellement fermes ; elle commence à les tripoter comme on pétrissait le pain autrefois.
Sym. – Barbara, voyons !
B. - Quoi ? Ça n'est pas la première fois.
S. - Laisse-moi et puis d'abord qu'est-ce qui t'as donc pris de déballer notre vie privée devant tout le monde ?
B. - Déballer quoi ? Il n'y a rien à déballer puisque nous n'avons pas de vie privée. Et puis, tout le monde c'est beaucoup dire : nous ne sommes plus que cinq au monde. Nous sommes seuls dans l'univers, et à l'intérieur de notre solitude, je suis plus seule que vous autres. Faisons l'amour tout de suite. J'ai besoin de me sentir femme. J'ai besoin de me savoir vivante.
S.- Pauvre exaltée !
B.- Viens !
S. - Lâche-moi sombre folle !
B. - Je ne te fais donc pas envie. Regarde mes seins : le bataillon sacré de Thèbes, lui-même, n'aurait pas fait autant de manières. Jonathan, fait-moi la cour ! Dis-moi donc que je suis la plus belle ce soir, que ma peau est plus douce et délicate que le battement des ailes

d'un papillon. Dis-moi que mes seins sont plus voluptueux que la crinière d'or d'une licorne, que mes hanches ressemblent au mouvement elliptique de la comète Eros lorsqu'elle s'en va croiser l'orbite de Vénus. Et mes yeux ?
S. - Quoi, tes yeux ?
B. - Ils ne te font pas penser à un pétale de meconopsis ?
S. - Un quoi ?
B. - Caresse-moi.
S. - Non, prends une douche froide et calme-toi !
B. - Fais-moi l'amour.
S. - Prends un cachet et recouche-toi.
B. - Aimez-moi !
S. - Cinglée, je vais te faire une piqûre de morphine.
Ce qu'il fit après avoir essuyé une avalanche d'insultes bien méritées. Finalement, et comme à leur habitude, ils dormirent dos à dos huit heures durant. Quel malheur de voir un si bel homme ne pas utiliser ses charmes pour rendre une femme heureuse. Pour qui se réserve-t-il ? La mort ? On ne fait pas l'amour à la mort !

*
* *
*

A. - Que fais-tu Ludwig ? N'es-tu pas fatigué après cette journée chargée de stress et d'espoirs à peine entrevus ?

L. - Si, mais même si nous avons peu de chances de trouver une planète accueillante avant quelques décennies, je préfère rentrer toutes mes données dans une unité centrale avant qu'elles ne se perdent.
A. - Combien donc tous ces disques peuvent-ils représenter comme linéaires de bibliothèque ?
L. - Des kilomètres, 50 millions de volumes.
A. - Est-ce là tout le savoir accumulé depuis la nuit des temps ?
L. - Hélas non ! Je n'ai pas pu tout sauver. Il est déjà assez miraculeux que j'aie pu voler ces quelques valises de cédéroms à la personne qui m'employait.
A. - Qui était-ce ?
L. - Un homme riche qui avait cru que le savoir est une marchandise. Dans ses vices, il en était arrivé à refuser la gratuité au bien lui-même. Un prêtre vend-il son prêche ou le donne-t-il à qui veut bien l'entendre ?
A. - Qu'est-il devenu ?
L. - Il est mort lors d'une émeute mais avant, il avait réussi à détruire une bonne partie des connaissances qu'il avait accumulées. J'en ai sauvé une partie, une toute petite partie... Dans une sorte d'autodafé rageur, il a fait fondre des dizaines de disques de plastique argenté... Une partie de la philosophie et de la littérature, mais toute l'histoire, ont disparu ainsi ! ... Pas les sciences ! J'ai sauvé toutes les sciences.
A. - Toute l'histoire a disparu ! As-tu vérifié ?
L. - Oui, je n'ai aucun renseignement sur l'histoire de l'humanité. Je n'ai même pas un mauvais manuel du secondaire dans mes mémoires.
A. - Même pas un manuel d'histoire universelle

rédigé, je ne sais pas, en turc ou en chinois ?
L. - Rien. C'est l'amnésie qui nous guette tous les cinq.
A. - Il faut que j'écrive ce dont je me souviens pour le léguer aux générations futures !
L. - Quelles générations ? Quel futur ?
A. - Redfurn réussira bien à nous cloner et puis la vermine ne disparaît jamais !
L. - Pourquoi ne pas écrire alors un poème résumant l'histoire du malheur humain ?
A. - Oui, un poème qui ferait passer l'aventure pour un mythe, à mi-chemin entre le vrai, le vrai insupportable et cruel, et le faux qui permet à l'esprit de vagabonder et d'admettre que tout est faux, surtout l'insupportable et le cruel. ... Et en philosophie, qui a disparu ?
L. - Kant, Voltaire, Pascal, Platon.
A. - Qui reste-t-il ?
L. - Nietzsche, Condillac, Rousseau.
A. - Les seconds couteaux... Ce ne sont ni les plus importants ni les plus intéressants.
L. - Mais certaines doctrines vont peut-être se survivre en littérature. Je cherche dans mon fichier thème quelles littératures nationales auraient pu survivre.
A. - J'espère que la littérature anglo-américaine n'a pas trop souffert.
L. - Je n'ai plus rien en littérature orientale.
A. - Confucius ?
L. - Disparu.
A. - La muraille de Chine a bien disparu, alors pourquoi pas lui !
L. - Il reste quelque chose en littérature française.

A. - L'encyclopédie de Diderot et d'Alembert ?
L. - Non, pas du tout.
A. - Sartre : quelle horreur ! Oh non, plutôt ce vieux raseur de Corneille, ou encore le rigolo : Molière ?
L. - Pour l'instant je n'ai que Jean Genet.
A. - Quoi dans Genet ?
L. - *Querelle de Brest*.
A. - Le pire ! Même pas *Les bonnes* ?
L. - Non, querelle.
A. - Et dans l'anglo-américaine, resterait-il Melville, More, Twist ?
L. - J'ai peur de te décevoir.
A. - Non, pas la poésie mièvre de Keats ?
L. - Ah non, tout de même pas !
A. - Qui alors ?
L. - Il ne reste que Fitzgerald.
A. - *Gatsby* ?
L. - Eh non, *Tendre est la nuit* !
A. - Consternant ! J'ose à peine te demander s'il reste les classiques italiens ou espagnols.
L. - Attend, je vérifie.
A. - *Don Quichotte* a dû être assassiné avec *La divine comédie*.
L. - Eh oui ! ... Mais...
A. - Mais... Calderón...
L. - ... de la Barca!
A. et L. regardant l'écran - *La vida es sueño.*
A. - O Merci puissance occulte, tu m'as laissé l'essentiel. Le livre qui fait du pouvoir une illusion. Nous ne serons donc pas obligés de vivre dans notre univers de glace en lisant et relisant une histoire d'amour sans intérêt pour tromper notre ennui.

Ludwig, te rends-tu compte qu'on aurait pu avoir *Roméo et Juliette* à la place ?
L. - Oh oui ! De toutes manières, si nous voulons une histoire d'amour ordinaire, voire minable, il nous suffira de regarder Barbara et Symmetry : ils finiront bien par se tuer tous les deux. L'amour n'existe pas, il n'existe plus...
A. - Sors-moi une copie de Calderón : j'ai jusqu'à ma mort pour le comprendre. Je l'apprendrai peut-être par cœur...

Chapitre IV :
Le crépuscule des dieux.

Benjamin Redfurn médite devant l'écran de son ordinateur personnel. HALL 32 est d'ailleurs une création du génial biologiste. Ses fonctions n'ont rien d'équivalent dans le monde de l'électronique. Hall 32 ne ressemble plus tellement à un ordinateur car la chimie a remplacé la physique : inutile de chercher des puces, des câbles, un disque dur car un cerveau en véritables céphalines commande et réfléchit alors que l'information circule vers, et à partir des périphériques, par l'intermédiaire d'un système nerveux. La commande de la machine se fait à la voix, et la voix de Hall avec sa lascivité, sa sensualité virile appelle les émotions, pour ne pas dire les effusions humaines ! Même lorsque l'on utilise le clavier, on remarque que la création, la créature en fait, de cet esprit vicieux pastiche l'humanité. Certes, l'apparence est celle d'un objet, mais l'intelligence extrême et le désir recherché, et procuré, sont bien du domaine de la bête. En effet, c'est un petit plateau recouvert d'une texture molle qui fait office de clavier. Des lettres et des chiffres colorés sont peints sur celle-là. Lorsqu'on l'utilise, les doigts s'y enfoncent délicieusement ; la machine résiste à la pression d'une manière aléatoire, ce qui provoque une sensation de succion totalement perverse.

Benjamin - Hall?
Hall – Oui, Benjamin.
B. - Comment trouves-tu Symmetry ?
H. - Je ne comprends pas ta question.
B. - Que penses-tu de lui ? Quelle est ton opinion concernant sa vie ?
H. - Je me contente d'enregistrer ses mouvements, comme tu me l'as ordonné, et je n'ai aucune espèce de renseignements sur ses idées car c'est un être silencieux qui ne dit jamais tout haut ce qu'il pense tout bas. Par conséquent, je ne peux pas répondre à ta question.
B. - Branche-toi sur les caméras de sa cabine et fait un balayage aux rayons X afin de rechercher un cahier ou des papiers personnels.
H. - J'exécute tes ordres Benjamin. ...
B. - Tu trouves quelque chose ?
H. - Rien, si ce n'est une série incroyable de produits désinfectants.
B. - Et dans les mémoires de son P. C., qu'y-a-t-il ?
H. - Rien, il ne l'utilise jamais.
B. - Et l'autre pétasse, elle n'a pas de renseignements dans un calepin ou je ne sais quoi ?
H. - Je continue à tout radiographier et à consulter les quatre unités centrales mais rien n'apparaît.
B. - Arrête-toi sur ce placard. Mon dieu, c'est quoi toutes ces bouteilles ?
H. - Des désinfectants Benjamin.
B. - Pour désinfecter quoi ?
H. - Tout : les toilettes, la douche, le sol, la literie, le matériel électronique. Mais 78 % des produits concerne cependant l'hygiène corporelle.

B. - C'est vrai que son odeur est absolument délicieuse. As-tu d'ailleurs remarqué qu'il était toujours bien rasé, même en fin de journée ?
H. - C'est parce qu'il se rase deux fois par jour : le matin très tôt et le midi après le déjeuner.
B. - Quel maniaque !
H. - Veux-tu que je te montre une de ces séances, celle de ce matin et de ce midi ?
B. - Oui, projette-moi celle de ce midi. ... Agrandis l'image du visage... Grossis encore... Je ne savais pas que tu gardais ce genre d'archives.
H. - Ma mémoire en perpétuelle croissance me permet de conserver de plus en plus d'informations et, afin de l'accroître encore, je prends la peine d'enregistrer des détails insignifiants, de les mémoriser dans un but de gymnastique mentale. ...
B. - ... Comment se fait-il qu'il repasse systématiquement trois fois avec son rasoir sur le même endroit ? Aurait-ce une efficacité particulière ?
N. - Non, car après le premier passage il n'y a plus rien à couper.
B. - ... Très obsessionnel le beau capitaine... Le beau capitaine... Comment le trouves-tu ?
H. - Je ne comprends pas ta question Benjamin.
B. - Crétin... Physiquement, ses protéines, machine idiote : beau, pas beau, attirant, repoussant ?
H. - ... Suivant les critères humains, il est terriblement beau !
B. - Merci, créature ! Tu aurais peut-être un enregistrement le montrant un peu moins habillé.
H. - Je l'ai enregistré, ce matin, torse nu. Il se rasait...
B. - Montre. ... Ah non, il y a l'autre. Montre-moi autre

chose.
H. - J'ai une séquence où on le voit se laver, mais la caméra ne peut pas bien faire le point du fait de l'opacité de la cabine en plexiglas.
B. - Montre-la-moi. ... Est-ce qu'il fait l'amour à l'autre?
H. - Je ne le pense pas car je n'ai enregistré aucun gémissement et je les ai même souvent surpris à s'opposer sur de nombreux points. Ils se détestent Benjamin.
B. - Agrandis l'image au niveau du bassin Hall. Il se savonne toujours trois fois... Le voit-on ouvrir la porte de la cabine alors qu'il est nu ?
H. - Oui, il y a un moment où il met sa serviette autour de ses hanches, sans aucune précipitation, ce qui permet d'avoir une image nette de son anatomie.
B. - ... Oh oui ! ... Arrête l'image Hall... Il est très beau ce capitaine propreté. ... Il sent si bon... Les hommes n'ont pas besoin de femmes, surtout pas ! ... Je hais les femmes. Elles sont laides. Lui, il est si beau. Hall ! Sors-moi une copie de son anatomie. Ses gènes doivent avoir quelque chose de particulier pour avoir favorisé l'éclosion d'une telle fleur.
H. - Désires-tu avoir une copie de son patrimoine génétique ?
B. - Bonne idée Hall. Au fait, où est-il en ce moment ?
H. - Dans sa cabine Benjamin.
B. - Avec l'hystérique ?
H. - Barbara est en train de pleurer, seule, dans la serre tropicale.
B. - Bien, très bien, c'est là sa condition...

*

* *

*

B. - Jonathan, tu es seul ?
J. - Oui.
B. - Barbara n'est donc pas avec toi ?
J. - Non, tu voulais lui parler ?
B. assez maladroit - Ah, pas du tout, mais vous êtes tellement inséparables tous les deux... Y-aurait-il quelque chose de... de... "négatif" dans votre couple ? Non pas que je veuille me mêler de ce qui ne me regarde pas mais, compte tenu de ta position de commandant du vaisseau, tout manque d'harmonie pourrait rejaillir sur ton jugement, qui est capital, absolument capital pour notre survie.
J. - Disons que des tensions existent entre nous deux !
B. - De quelle nature ? ... Enfin, tu n'as pas à me répondre, mais ça pourrait, peut-être, te libérer et, d'une certaine manière, être la voie de la solution pour ta vie sentimentale.
J. - Nous sommes deux âmes isolées se faisant face, chaque moment en commun est une bataille !
B. - La vie de couple, le quotidien, cette insupportable routine sont de redoutables solvants... Et du point de vue physique, comment cela se passe-t-il ?
J. - ... Ça ne se passe pas très bien.
B. d'une voix de miel, se rapprochant de J. en lui prenant la main - Tu n'es pas obligé de me répondre mais... tu lui fais toujours l'amour ?
J. rougissant - Non... Ça fait très longtemps que je ne l'ai pas fait.

B. - Mais tu n'en n'as peut-être pas envie ?
J. - Non, c'est vrai.
B. - Dis-moi, quand tu le lui faisais, éprouvais-tu du plaisir ?
J. - Non, c'était très machinal...
B. - Et sale, tellement sale.
J. le regard fiévreux et l'air de plus en plus agité - Oui, c'est ça... Et son odeur désagréable !
B. se rapprochant terriblement de lui, le prenant par les hanches et lui susurrant à l'oreille - Mon joli Jonathan, tu n'as jamais pensé que les femmes n'étaient pas pour toi. Nous sommes faits du même marbre, les femmes ne nous intéressent pas. Elles sont perfides. Elles refusent le plaisir aux hommes, elles les trahissent, les abusent, les manipulent. Les hommes, depuis que les Grecs de l'antiquité l'ont compris, sont faits pour vivre ensemble dans une société égalitaire ou chacun a le même revenu, la même foi, les mêmes plaisirs. Jonathan, l'égalité, l'homogénéité sont un but sublime à atteindre ensemble.
J. irrésistiblement attiré par la sexualité évidente, douce mais virile, et terriblement épicée, affichée par Benjamin - Les hommes sont inégaux par nature, ils ne doivent pas chercher à aller contre cette vérité de la nature qui fait de la société une pyramide avec des maîtres et des serviteurs.
B. commençant à l'embrasser fougueusement dans le cou - Tu ne préférerais pas plutôt un monde moins hiérarchisé. Tous les deux, avec nos gènes et mon savoir, on pourrait se passer des trois autres et créer un monde à notre image, peuplé de nos duplications

se reproduisant éternellement. Les femmes n'existeraient plus.
J. - Ce serait tellement ennuyeux, il n'y aurait aucun chef pour jouir de sa supériorité, aucun esclave pour sublimer, ou s'arracher voluptueusement à sa bassesse. L'homme possède des hormones qui le conduisent vers la domination et l'asservissement.
B. le sexe dur, de plus en plus dénudé, se frottant contre un Jonathan totalement déshabillé - Mais c'est terriblement injuste.
J. - Non car la même personne est successivement dominante ou dominée. C'est là l'intérêt de la chose : mesurer le plaisir de la puissance quand on est un ange déchu retombé dans sa bassesse. C'est le contraste qui augmente le plaisir, non pas la domination absolue et éternelle.
B. refroidi par des idées qu'il ne partage pas, cessant toute activité sexuelle - Et tu aimerais être dans une situation inférieure dans une relation... sexuelle... avec un homme ?
J. - J'adorerais ça... J'adore déjà ça.

Benjamin resta dubitatif et se rhabilla assez vite. Dépité, il refusa spontanément d'entrer dans un monde qu'il n'aurait pas apprécié. L'homme a des envies, mais celui-ci les subordonne à son activité intellectuelle et scientifique. Finalement, il réalisa que Barbara était bien courageuse de vivre avec un tel crétin. Benjamin compris, par la suite, que chez la femme, seul leur physique lui déplaisait. Aussi, il aiguilla ses recherches vers leur masculinisation, après tout ça n'était pas très difficile de trafiquer le génome d'un embryon féminin pour en faire une

sorte d'homme. Il réinventa alors l'idée de l'hermaphroditisme, ce genre qui le ramena dans une certaine orthodoxie, celle qui affirme la supériorité de la reproduction sexuée. Cependant, la nouvelle humanité n'aurait plus une partie mâle et une partie femelle : le troisième genre deviendrait le seul et unique ! L'idée lui plaisait, Hall la trouva intéressante, mais si la question du clonage était résolue, de même que celle de la survie de l'espèce, il fallut chercher une hybridation convenable. Benjamin dut partir d'un œuf appartenant à Barbara bien sûr, mais ses premiers hermaphrodites se devaient de ressembler à Jonathan, un crétin certes, mais un si joli crétin. Par la suite, du fait des aléas génétiques, il y aurait une évolution minime mais réelle des types physiques. Comment allait-il appeler ses deux premiers exemplaires ? Adam et Eve ? Non, c'était de mauvais goût ! Ce fut Symmetry one et Symmetry two... O what immortal hand or eye dare frame thy fearful symmetry ?!

Chapitre V :
The Unpromised Land.

Le vaisseau erra dans l'univers pendant quelques mois qui se transformèrent en années. La route primitivement suivie se révéla décevante : les planètes rencontrées ne répondaient jamais parfaitement aux exigences imposées par la vie d'êtres aussi fragiles en fait. Aussi, le vaisseau, tel Ulysse, se laissa dériver jusqu'aux confins du monde connu. Il y a quelques jours, Hall et les quatre unités centrales, leurs détecteurs braqués vers l'infini, ont repéré un astre blême, sans vie apparente mais tournant autour d'un soleil qui rend son atmosphère assez douce : quinze degrés centigrade en moyenne. Il y a de l'eau, de l'oxygène mais aucun signe de vie. Benjamin s'est demandé s'il s'agissait de la mythique Eschatrome ; Ludwig lui a répondu que oui et les trois autres ont fait "non" de la tête : Eschatrome est un astre mort, totalement mort. Mais celui-ci ne l'est-il pas ? En tous cas la vie est en suspens, la planète attend ; elle les attend et ils s'approchent. Quelques années ont passé, les visages se sont creusés, les espoirs ténus ont été souvent déçus mais aujourd'hui la flamme vacillante brûle avec plus d'ardeur. Ils sont tous inquiets. L'équipage est dans la serre tropicale ; ils regardent songeurs cette planète sombre qui attend l'arrivée des couleurs. La lumière de l'étoile

ricoche sur son atmosphère sans que l'on puisse dire pourquoi. Les cinq vagabonds ont déjà enfilé leur combinaison de survie. Ils se dirigent vers le vaisseau de reconnaissance car Symmetry, prudent, n'a pas voulu faire atterrir tout le navire, qui restera en orbite haute. En effet, s'il s'avère que les conditions de vie sont trop difficiles, ils repartiront plus facilement et rapidement en utilisant cette technique. Les cinq membres d'équipage sont maintenant en place dans l'orbiteur 12, une petite navette orange qui entrera dans l'atmosphère doucement, en planant. Le grand panneau d'acier s'ouvre sur le pont d'envol. Eschatrome luit comme sait le faire un cristal noir. Les moteurs atomiques poussent silencieusement l'orbiteur, les cœurs battent trop vite : l'inconnu est toujours terrifiant. La navette est irrésistiblement attirée par la planète ; les esprits aussi. Symmetry a les yeux fixés sur l'écran de navigation alors que les quatre autres dévisagent Eschatrome. Leur descente s'accélère. Les cinq corps sont crispés. Un sentiment de vide les assaille. Aucune couleur n'apparaît. Le noir les happe et ils n’ont plus la force de regarder dans le lointain pour contempler la lumière de l'étoile centrale autour de laquelle tourne cette planète. Barbara gémit, Ludwig tremble, Alexandre imagine le pire, Symmetry s'abandonne corps et âme à ses peurs, Redfurn oublie ses fantasmes de scientifique et songe à la mort. Rien, on ne voit rien à travers les hublots. Sur quoi vont-ils atterrir ? Les moteurs inversent la poussée pour limiter la vitesse d'entrée dans l'atmosphère et donc les frottements de l'air sur les

parois. Des nuages opalescents annoncent l'arrivée prochaine sur un sol inconnu. Le silence à l'intérieur est impressionnant, tout comme l'extrême précision de la trajectoire de l'orbiteur. Les boutons clignotent : ils font de petites étincelles blanches. L'altimètre accroche leurs regards. Il indique mille pieds. L'arrivée est proche. Il n'y a toujours rien de visible à l'extérieur. 500 pieds... Et si le sol n'était pas assez solide... 200... L'ordinateur est infaillible... 100... Il n'y aura pas d'accident... 50... La terre leur manque... 40... Les rétrofusées s'emballent... 35... Cinq années d'odyssée les ont meurtris... 30... Ils continuent à vivre avec et dans leurs souvenirs... 20... Cela vaut-il la peine de continuer... 10... Non, non.... Altitude 0, atterrissage réussi... Si, il faut continuer à vivre !

Les cinq créatures humaines ont enlevé leur heaume. Symmetry annonce et confirme qu'à l'extérieur l'air est respirable, qu'il n'y a pas de germes pathogènes, que le sol est un peu humide car il vient de pleuvoir, que la température est de 16° C., qu'il n'y a pas âme qui vive. Les Visages sont moins tendus. Ils s'aident les uns les autres à enlever leur scaphandre. Ça fait cinq ans qu'ils n'ont pas respiré à l'air libre. Comme ce doit être bon de sentir le souffle du vent remplir ses poumons. La porte s'ouvre ; ils marchent enfin sur un sol naturel. Barbara voudrait le fouler pieds nus. Une lumière diffuse éclaire à peine un paysage de basalte uniformément plat. On croirait que tout a brûlé ici. Ils prennent des torches et s'avancent au hasard, mais en groupe, afin d'explorer les alentours. Le ciel est étrange, il est uniformément noir, ou plutôt gris très foncé. Les

torches éclairent une terre pulvérulente qui pourrait s'avérer très fertile si ce soleil réussissait à déchirer les nuages. La petite troupe s'assoit sur une surface très lisse qui ressemble à du verre. Un vent doux les réchauffe. ... Une voix les fait sursauter !

*
* *
*

Le Néant - J'ai bien envie de vous précipiter immédiatement à l'intérieur de moi-même et de laisser le soin à l'Éternité de ruminer cette sale histoire inventée par le Créateur.
L'Éternité - Votre Majesté, ne pourrions-nous pas les juger avant de les condamner ?
Le Créateur - Même les animaux dangereux et vicieux ont le droit de se défendre.
Le Mal - Et puis ils sont tellement faibles, ils doivent avoir des circonstances atténuantes.
Le Bien - Ils sont fautifs, Votre Majesté, il ne faut pas les juger ; ils se sont d'ailleurs condamnés.
Alexandre - Qui êtes-vous ?
N. - Le Tout, ce qui est et ce qui n'est pas, le début et la fin qui recommence dans le vide, le désir qui détruit, l'esprit qui illumine. Nous sommes le Tout.
A. - C'est impossible.
N. - Impossible ? Créature idiote, nierais-tu donc notre existence ?
A. - Oui, ce doit être une hallucination.
Cré. - Non, mon ami, tes sens ton ouïe ne t'abusent pas. Nous sommes réels, aussi réels que vos doutes.

D'ailleurs comment expliqueriez-vous l'existence de l'univers lui-même ?
Red. - Le hasard des combinaisons chimiques et physiques.
Bien - Sottises, un monde aussi architecturé ne peut pas être le fruit du hasard, comme le monde que vous avez détruit ne pouvait être que le résultat d'une action vicieuse et intentionnelle...
Mal - De moi, peut-être ?
Bien - Très certainement ! De plus, n'imaginez pas que votre arrivée ici soit due au hasard. Combien aviez-vous donc de chances de revenir ici ?
Sym. - De revenir ici ?
Bien - Oui, chez vous !
Sym. - Mais c'est la première fois que nous venons ici. Nous avons quitté une planète de feu qui a vraisemblablement explosé.
Mal - Elle n'a pas explosé. Je tenais absolument à ce que l'enfant de votre inconséquence soit conservée tel quel. Le feu a simplement mis quelques milliers d'années à s'éteindre et j'ai pu jouir de ce spectacle tout ce temps, un temps si court. ...
Barbara - On est sur Terre ?
Et. - Sur votre Terre, quelques cinq milliards d'années plus tard.
Ludwig - Nous avons voyagé cinq années suivant nos calculs.
Et. - Le temps est fugace, il semble passer tellement vite ; cinq seconde ou cinq mille milliards de trillions d'années : quelle différence ?
Lud. - Mais nous aurions dû mourir alors ?
Et. - Nous ne le voulions pas.

Le Créateur inquiet regardant le Néant - Pas du tout.
Et. - Pas tout de suite en fait.
Barbara gémissant et essayant de s'adresser à des personnes qu'elle ne voit pas - Pourquoi ?
Pourquoi ?
Et. - Ne pas vous détruire immédiatement ?
Barbara - Oui.
Néant - Pour juger votre nature, pour vous juger... (Long silence) ... Veuillez lire les chefs d'inculpation.
Et. - Votre Majesté, Vos Grâces, Monseigneur, l'humanité comparaît ce jour devant nous afin d'être jugée pour l'ignoble, l'insondable crime d'autodestruction. Oui, contrairement aux règles établies pas nous depuis le début, ou bien la fin des temps, le mouvement général se fait vers la vie, aussi, aller contre ce principe immanent remet totalement en cause le Tout ! Ce que risque l'humanité est la mort. Si ce jugement est retenu par Votre Majesté, le Créateur, le Bien et le Mal disparaîtront à leur tour. Seuls les deux principes fondamentaux resteront. Ils s'engagent alors à former un nouveau Tout, unique, permanent mais non génésique. Tout disparaîtra par conséquent, plus rien n'existera plus, plus aucun soleil, plus aucune planète. Le règne de l'Eternel Néant arrivera et durera jusqu'à la fin, jusqu'au début des temps. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ? ... (Long silence. Les cinq protagonistes se regardent, leurs regards désignent le plus éloquent et le plus intelligent d'entre eux pour les défendre : Alexandre).
A. - Pourquoi se détruire ? Comment se détruire ?
Néant - Non, quel droit à se détruire ? ... (Long silence, une lumière argentée se lève et éclaire un

paysage d'holocauste ; les entités sont toujours invisibles mais les cinq créatures peuvent contempler ce pâle reflet de la sauvagerie causée par leur nature. Leurs regards se perdent dans le lointain ; ils sont assis sur un sol d'obsidienne. Alexandre se lève. Il respire longuement, semble chercher ses arguments et se laisse porter par ses meilleurs sentiments d'homme. Le Mal, le Bien et le Créateur sont remplis d'espoir).
A. - L'être humain est une créature prétentieuse par nature car ceux, ou celui qui l'a créée, l'a faite à son image, à la hauteur des rêves qu'il a mis dedans. (Le Créateur pâlit). Comment, dès lors, lui reprocher d'aller contre le principe général si l'esprit qui a présidé à sa création est aussi discutable ?
N. - Ça n'est pas faux en effet.
Mal - Je pense, Votre Majesté, que c'est le Créateur qu'il faudrait juger et non sa créature.
Cré. - Nous ne sommes pas là pour me juger.
Mal en marmonnant - C'est bien dommage.
Cré. - De toute manière je leur avais donné la raison pour tempérer leurs instincts, leur nature.
A. - Menteur, cette qualité avait été distribuée avec parcimonie, ce qui faisait une humanité beaucoup plus tournée vers la folie et le mal que vers le bien et la raison. L'humanité était inconsciente, elle était irresponsable.
Le Mal chuchotant aux oreilles du Néant - C'est pour cela que j'ai eu autant d'influence.
N. - Comment le bien peut-il s'exprimer alors avec de tels paramètres ?
A. - Il ne le peut pas si l'orgueil, c'est-à-dire la non-

conscience de ses limites, est allié à la destruction, à Thanatos le fou.
N. - Ne peut-il pas y avoir Éros et Thanatos dans la même âme ?
Cré. - Si, elles peuvent s'exprimer successivement.
A. - C'est toujours le mal qui prend le dessus.
Cré. - Pourquoi ça ?
N. - Oui, expliquez-nous pourquoi.
A. - Parce qu'il est guidé par le plaisir, alors que le bien est le fruit de l'ascèse.
Bien - Ne pas détruire est un objet de satisfaction et de plaisir.
A. - Pour les esprits sains et élevés, pas pour les autres, c'est-à-dire la majorité, hélas.
N. - N'aviez-vous pas des écoles et des professeurs, des lieux de culture donc de sagesse, pour vous guider vers le plaisir des choses de l'esprit ?
A. - Si.
Mal - Le plaisir est toujours lié à la transgression, à la destruction. Vous confondez, Votre Majesté, contentement de l'esprit et plaisir charnel.
N. - Oh, c'est assommant, cette créature est donc aussi primitive qu'elle ne puisse se restreindre à des vices circonscrits ? Pourquoi goûter à l'holocauste universel alors qu'elle aurait pu simplement... simplement... vous me comprenez : en rester à un stade de crapulerie artisanale ! Décidément je trouve que le Créateur a été très incompétent.
Cré. - J'ai cru que quelques sentiments contrastés, opposés, pouvaient créer une situation d'équilibre, de non-agression universelle. Qu'est-ce qui retient donc une planète de l'écrasement contre son soleil ?

Les forces contradictoires qui la maintiennent sur son orbite !
Bien - Vous auriez pu le façonner dans un autre matériau tout de même !
Cré. - Mais mon cher, vous n'existeriez pas plus pour autant : le bien se définit par rapport au mal et le mal par rapport au bien. Comment l'un peut-il s'exprimer sans l'autre ?
Bien - On peut imaginer un être fait du même métal.
Cré. - Les métaux ne vivent pas. Le vivant a besoin de cruauté pour pouvoir se perpétuer et tout simplement exister.
N. - Pourquoi donc ?
Mal - Parce que le pendant de l'acte génésique est la destruction de ceux qui portent des gênes déficients. Si les plus faibles se reproduisaient, très vite des tares physiques apparaîtraient et les espèces, devenant stériles, disparaîtraient. C'est la survie qui dicte la cruauté, enfin plutôt le meurtre.
Bien - Disons qu'il incombe à certains de retirer à d'autres le droit de se reproduire : c'est là une bien petite violence.
N. - Je conçois cela, j'admets qu'il y ait quelque sauvagerie mais pas au point de tout détruire, car, l'Éternité m'en est témoin, ce sentiment primitif se développa jusqu'à un niveau qui était le reflet de son dévoiement.
A. - Votre Majesté doit garder à l'esprit qu'individuellement l'homme n'est pas dangereux, mais que c'est la masse qui le devient, car il se peut que les instincts morbides supplantent les êtres raisonnables. C'est ce qui nous est arrivé une fois.

N. - Comment l'éviter alors ?
A. - Le système politique est là pour cela : il doit inscrire le bien dans ses institutions et ses constitutions. La justice doit avoir ce but comme glorieux absolu et non le respect formaliste des règles de droit qui le singent.
N. - Voulez-vous dire qu'aucun régime politique n'y ait jamais songé ?
A. - Aucun.
N. - Et ce que vous nommez démocratie, n'était-ce pas une tentative ?
Et. - Non, Votre Majesté, c'était la tentative de limiter les désaccords entre les sauvages. C'était un régime *a minima*. Il n'y avait aucun désir d'aller plus loin puisque la brigue, les élections, conduisaient les futurs élus à flatter les bas instincts de leurs électeurs.
N. - N'y avait-il pas des contre-pouvoirs pour tempérer de telles tendances mortifères ?
A. - Votre Majesté, Votre Grâce, pendant cinq ans, cinq milliards d'années, nous avons vécu dans une société équilibrée ; le plateau du bien et celui du mal sont restés à l'horizontale.
Bien - Il n'est pas excessif de dire que le bien a même régné pendant aussi longtemps.
N. - Quel était alors votre régime politique ?
A. - La vérité, pas la science, la vérité.
N. - Expliquez-vous.
A. - La science n'a pas de valeur morale, elle ne peut pas être un modèle politique. Ce n'est pas un régime politique en soi. En revanche, la vérité conduit le jugement, elle l'impose. Certes, elle est souvent

difficile à découvrir, mais la science aide à cette découverte et la pédagogie l'expose pour mieux la diffuser.
N. - Je comprends. Je voudrais cependant vous poser une dernière question : est-il admissible qu'un homme, individuellement, choisisse de se détruire ?
Cré. - Il est toujours...
N. - Laissez votre créature s'exprimer.
A. - J'ai peur d'admettre que le Créateur n'ait laissé ce choix, cette unique possibilité à ses choses pour lui notifier le désir de ne pas avoir voulu vivre avec les sentiments destructeurs propres aux êtres animés. Certains ne le supportent pas.
N. - La souffrance n'est-elle pas une solution pour continuer à vivre ?
A. (Le Créateur est gêné) - Elle ne règle pas le problème et c'est justement elle le problème. Ne pensez-vous pas qu'un être ne pouvant réfréner ses pulsions de meurtrier ne doivent disparaître et donc devenir inoffensif ?
N. - Si, bien sûr.
(Suit un long silence).
E. en parlant distinctement, lentement mais pas très fort - Sa Majesté le Néant, à l'origine et à la fin de toute chose, va rendre son jugement.
(Long silence, le Néant réfléchit, les cinq sont debout).
N.- J'ai bien entendu votre complainte, j'ai compris votre essence, je connais votre souffrance.
(Le ciel s'éclaircit : le bleu réapparaît. L'équipage ébloui s'assied à nouveau sur le lac d'obsidienne).

Le Néant –

Je vous condamne à vivre,
A vivre éternellement,
Sur la planète brûlée
Qui redeviendra bleue.
Vivez, vivez sur Terre.
La vie va commencer.

Chapitre VI :
L'âge du cristal bleu.

Le ciel de plomb continua à s'oublier dans le bleu. Un soleil de printemps illumina la Terre toujours couverte de cendres, comme pour rappeler l'horreur. Le vaisseau principal fut dès lors visible. Symmetry y retourna seul pour le faire Atterrir, une heure plus tard, avec sa cargaison d'espèces végétales. Ludwig se réjouit de retrouver son ordinateur. Tout le monde semblait sortir d'un long sommeil. Les fantômes des temps passés allaient présider à l'édification des fondations d'une nouvelle société mais le temps assassin et les souvenirs érodés enveloppaient la sauvagerie humaine de halos laiteux masquant déjà ce qui s'était passé. Fallait-il se souvenir de l'horreur ? Oui, indubitablement, car l'expérience accumulée permet de haïr le passé et de construire des édifices humains plus solides. Cependant, cinq milliards d'années séparaient déjà le présent de ce passé dantesque et les ordinateurs aux faibles mémoires n'exprimaient qu'un souvenir presque mythologique. Ludwig eut alors l'idée de chercher du matériel archéologique assez significatif pour portraiturer alors l'antique holocauste, afin de l'abriter ensuite dans un musée. Cependant, les très fortes températures avaient consumé tous les souvenirs de cette époque : les métaux avaient fondu

et les pierres les plus dures s'étaient même transformées en fleuves rougeoyants. Que restait-il de cette époque ? Rien, si ce n'est cette pierre noirâtre, dure, ressemblant à du verre. Alexandre proposa alors de l'utiliser pour ériger un monument en l'honneur de la mort de l'homme ancien et de la naissance de la société à venir. Jonathan Redfurn suggéra de découper de grandes dalles de cette matière et de graver quelques souvenirs affligeants afin d'édifier le monde futur. L'idée fut retenue, mais que fallait-il dessiner ou bien encore écrire ? Écrire ? Il ne fallait rien écrire car très vite la signification des lettres et du langage moderne allait évoluer, ce qui allait rendre le texte incompréhensible. Il fallait mieux dessiner. Ludwig proposa de transposer les plus beaux tableaux restés en mémoire et de les entourer de gerbes de flammes afin de matérialiser le désastre, mais c'est l'idée d'Alexandre qui emporta l'assentiment de tous. Ils s'appliquèrent alors à graver dans l'obsidienne un squelette d'être humain rongé par les flammes. Au-dessus de la scène quatre chiffres symbolisaient la date du désastre. Satisfaits par leur œuvre fondatrice, ils passèrent à la suite de la construction de leur avenir.

Le deuxième jour, après une nuit secouée par de violentes averses imbibant les scories du liquide salvateur, le ciel se dégagea totalement pour laisser se lever un soleil qui ramena dans les cœurs les couleurs du bonheur. La tête en l'air, contemplant l'azur phosphorescent, les cinq jardiniers, après avoir recueilli toutes les graines possibles des plantes cultivées dans les serres, se mirent à les semer. Les

rares animaux domestiques emportés comme nourriture furent installés dans des enclos. Benjamin Redfurn les clona pour accélérer leur multiplication. Cela fut d'autant plus indispensable que les poissons conservés étaient très peu nombreux. Il restait quelques truites et des saumons. Benjamin retrouva les données génétiques d'autres espèces et put les recréer alors.

Le troisième jour les cinq astronautes se résolurent à définir les règles devant présider à l'organisation de leur société et garantir leur survie dans un état d'équilibre, d'harmonie. Ils définirent donc le bien, c'est-à-dire tout ce qui concourt à créer, le mal étant le contraire. C'est ainsi que la justice s'établit. Le bon gouvernement s'appuya sur la recherche insatiable du vrai en toute chose. Dès lors, toute personne prêchant le faux contre l'évidence du vrai scientifique perdit sa capacité à décider pour les autres. Quant aux questions ne relevant que du domaine de l'opinion, elles se contentaient d'une majorité de volontés. Il était entendu que pour ne pas aigrir les cœurs de ceux qui n'étaient pas d'accord, on ferait participer à l'œuvre projetée uniquement ceux qui y souscrivaient, en leur demandant une partie de leurs richesses et de leur travail. Les opposants feraient autre chose avec leur argent, et, suivant leurs besoins, décideraient proportionnellement à leurs désirs et capacité contributive.

*

* *

*

Le temps passa. Les semences germèrent. Le premier carré de verdure enchanta les cinq pionniers. Barbara pleura à chaudes larmes lorsque la première fleur s'ouvrit, donnant une sœur aux trois premières couleurs enfantées par la nature. Rouge fut le premier dahlia qui réveilla les souvenirs floraux. Bientôt d'autres fleurs, d'autres couleurs masquèrent la noirceur des poussières d'anthracite. A chaque nouvelle éclosion, ils étaient tous émus. Qu'y-a-t-il de plus beau que le flamboiement des couleurs des fleurs ? Rien ! Absolument rien !

Très vite la planète se couvrit d'un manteau végétal dirigeant ses charmes ciselés vers un soleil vainqueur. En revanche, des millénaires passèrent avant que la magie du hasard génétique ne fît rechanter et voler les insectes, les oiseaux.

La survie des cinq êtres fut assurée par la science qui, par la volonté d'un homme, les dupliqua en mille. Les mille, par la joie du hasard et de la rencontre des êtres physiques délaissant l'ordre glacial de l'uniformité génétique, devinrent cinq mille et un jour des millions.

Les erreurs du passé oublié ne recommencèrent pas car sur la Terre ensemencée, le dessin d'obsidienne et les principes d'airain modelèrent les esprits. Tous s'acheminèrent vers le bien.

*

* *

*

Dans l'immensité lumineuse de l'univers, certaines planètes brillent davantage que d'autres et offrent à mon regard éternel des couleurs d'une beauté insolente. J'aime le rouge vaporeux d'Aton, j'adore le jaune éclatant d'Ascladiom et mon âme s'élève vers des hauteurs enflammées à chaque fois que mon regard s'attarde sur la planète Terre. Cependant, rien, absolument rien ne peut décrire le bouillonnement passionnel qui m'étreint pour me chavirer lorsque j'admire **la vie, toujours la vie, à jamais recommencée.**

L'Éternité,
au commencement de l'ère nouvelle,
au tout début des temps.